

“Sexagénaire présentant bien...”

Témoignage d'Étienne Broillet, aidant de son épouse atteinte de la maladie d'Alzheimer

“Comment va votre épouse ?

- Vous avez bien du courage.*
- Il faut veiller à vous ménager.*
- Prenez soin de vous.”*

Même si nous n'avons jamais publié de bulletin de santé dans le journal local, tout le monde, dans notre quartier, sait maintenant que ma femme est atteinte de la maladie d'Alzheimer, et comme le quartier regorge de dames célibataires, veuves ou divorcées, donc seules, sexagénaires désireuses, ô combien, de rencontrer un monsieur du même âge, présentant bien, sérieux, aimant la nature, la musique, la lecture, pour promenades, visites d'expositions, séances de cinéma, bref amitié, rencontres, sorties... Irait-on jusqu'à la formule traditionnelle : “et plus si affinités ?”

Ces dames ont bien le droit de rêver, de rechercher un compagnon pour leurs vieux jours, et plusieurs me le montrent à l'occasion, au supermarché, entre le rayon de légumes et celui des potages. On va jusqu'à m'effleurer pour s'assurer que je suis assez chaudement habillé. C'est que le temps est bien frais...

On va jusqu'à me rappeler qu'il existe de bonnes institutions spécialisées, où ma femme serait peut-être mieux, et qui me laisseraient plus de liberté.

“Prenez soin de vous, ne prenez pas froid, il faut vous ménager, vous avez bien du courage.”

Elles ont raison : je n'aurais plus à me relever 2 ou 3 fois chaque nuit pour la conduire aux WC, plus de lingerie sale à enlever à 2 heures du matin, plus de grosses lessives, plus de carreaux à récurer quand elle a vomi.

Je n'aurais plus de repas à préparer pour une femme qui ne mange plus guère, plus le soin de lui donner à manger, de lui préparer ses médicaments et de lui mettre en bouche, plus de vaisselle à laver, plus guère de poubelle à vider, plus de...

D'autres se chargeraient de la corvée de l'habillage, chaque matin, et devraient affronter sa résistance à enfiler telle robe, telle jaquette.

Ne plus jamais devoir me heurter à sa résistance insensée. Ne plus devoir la traîner lorsqu'il s'agit d'aller prendre l'air en faisant le tour du quartier.

Mais cette femme, mesdames, je l'ai désirée, je l'ai choisie, j'ai insisté pour qu'elle soit mienne, j'ai joui de son amour pendant plus de 50 ans, j'ai appris d'elle ce que c'était que l'amour, combien cela pouvait s'accroître et s'améliorer avec les années. Je lui dois le meilleur.

Contrairement à ce que l'on semble croire, m'occuper d'elle ne me demande aucun courage ; ma blessure, car j'en ai une, bien grande, est tout autre. L'idée de devoir m'en séparer me rend malade, j'en ai des insomnies. Voilà comment on souffre de cette affreuse maladie.

Je ne veux pas la perdre. Qu'elle vive, qu'elle demeure à mon côté. Je représente pour elle le bonheur absolu, je le lis au fond de ses yeux. Elle s'accroche à moi de toutes les forces qui lui restent. La placer maintenant serait la trahir. Je n'en ai pas le courage.